

LE PAYS DE FRANCE



Général Weygand

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20



III

Suzanne vit sa première semaine s'enfuir dans un enchantement. Chez ses tantes, vieilles filles attristées, elle venait de vivre de longues heures moroses dans une solitude sans horizon. Le contraste était fait pour la séduire.

Son travail la captivait et, s'il devenait écrasant parfois, elle se trouvait payée de sa peine par le seul fait d'en venir à bout.

Mais sa grande émotion était, le soir, sa visite aux Barnier. Les progrès qu'elle faisait dans leur intimité l'étourdissaient un peu. Jamais, dans aucun milieu, on ne s'était montré aussi prévenant pour elle.

La mère et les deux fils l'accueillaient avec des airs de fête. Puis M^{me} Barnier et l'aviateur se taisaient pour laisser la parole à Louis. Ils semblaient s'effacer à dessein pour permettre à l'ingénieur de se mettre en vedette.

Celui-ci en profitait pour orienter la conversation à sa guise.

Au début, il se laissa entraîner à parler de ses travaux. Un moteur de son invention venait de lui coûter de longues veilles. Il en escomptait avidement la réussite.

Chaque fois qu'il y faisait allusion, il devenait soucieux. On ne pouvait, en effet, en commencer la fabrication avant six bons mois.

— Ce retard m'est très préjudiciable, affirmait-il. Les divers constructeurs rivalisent d'activité pour mettre en chantier des modèles nouveaux de plus en plus perfectionnés. Que vaudra mon moteur dans six mois ?... Peut-être rien. Aujourd'hui ce serait le plus léger et le plus vite de tous ceux du 'ront.

Pour détourner l'attention de son fils, M^{me} Barnier lui demandait des renseignements sur les familles auxquelles M. Girard comptait les présenter sous peu, Suzanne Fortier et elle.

L'ingénieur s'exécutait aussitôt. En bavardant ainsi, il découvrait une véritable mine d'anecdotes divertissantes.

A l'en croire, les réunions, thés, déjeuners, dîners et soirées organisés par les familles que fréquentait M. Girard n'avaient d'autre but que le mariage des jeunes gens et des jeunes filles qu'on y mettait en rapport. Il en cita de nombreux exemples. Il fit revivre une à une les idylles dont il avait été le témoin. La paroisse et la mairie de Puteaux servaient de cadre à leur tendre et prompt dénouement.

Louis Barnier était un conteur adroit, coloré, bon psychologue, spirituel, ménageant ses effets. Le sujet l'inspirait et lui permettait de placer des allusions transparentes à ses projets secrets, à ses inclinations personnelles. Suzanne était ainsi renseignée sur ses goûts, mais quand elle se trouvait visée trop directement, elle ne manquait jamais de se tourner vers M^{me} Barnier, jugeant trop délicat d'intervenir elle-même ou d'avoir l'air de trop bien comprendre. Elle constatait alors que la mère, en extase devant son fils préféré, approuvait en bloc tout ce qu'il se permettait de dire. Quant à l'aviateur, que ce manège amusait, il se contentait de sourire discrètement.

Loin de se dérober, l'ingénieur se glorifiait de s'être spécialisé dans la chronique tendre. Un soir il alla jusqu'à dire :

— Tous les romans qui s'ébauchent dans notre société se terminent par des mariages. Il est indispensable que ceux ou celles qui se dis-

posent à y pénétrer sachent à quoi ils s'exposent.

Sur quoi l'aviateur lança gaiement :
— Prenez garde à vous, mademoiselle Suzanne.

Celle-ci riposta sur le même ton :
— Mais vous-même, capitaine, ne comptez-vous pas profiter de votre congé pour vous joindre à nous et nous accompagner ?

— C'est le plus cher de mes vœux !... s'exclama l'officier, et je m'expose !...

Louis dit à son tour :
— J'avais résisté jusqu'ici, mais je suivrai l'exemple de mon frère.

Il ajouta, avec une pointe d'émotion, en regardant Suzanne :

— Comme Lucien, je m'expose !... Et vous, Mademoiselle ?...

— Moi, riposta Suzanne, je me réserve. Ce mot spontané dépeignait tout son caractère fait de sérieux et de prudence.

A 9 heures exactement, pour si vif que fût l'entraîn de la conversation, la jeune dactylo se retirait chez elle. C'était par un penchant naturel qu'elle se pliait à des habitudes fixes, comme elle s'imposait une tenue extrêmement correcte pour ne prêter à aucune supposition désobligeante.

Ainsi qu'elle l'avait prévu, ses relations avec les Barnier revêtaient un caractère de plus en plus intime.

Louis allait même jusqu'à une certaine familiarité de bon aloi et c'était surtout le jour, au bureau, qu'il se montrait plus libre.



Dès qu'il abordait Suzanne, une joie s'épanouissait en lui, une émotion contenue donnait une valeur à ses moindres mots, timbraient sa voix de nuances prenantes, si bien que, dans l'entourage, on chuchotta tout bas que l'ingénieur était en train de s'éprendre de la nouvelle venue.

L'intéressée n'avait pas été la dernière à s'en apercevoir. Flattée dans le secret de son cœur, mais sans s'émouvoir autrement de l'aventure, aux heures attendues des repas elle trouvait deux fois par jour l'occasion de revivre ses menues satisfactions d'amour-propre. N'ayant pas de secrets pour M. Girard, elle lui rapportait en détail les propos de Louis Barnier. Ainsi confessée, sa conscience était tranquille.

L'usiner prit à ces récits l'intérêt le plus marqué, mais il renonça à les commenter.

Le dimanche venu, Suzanne exprima le désir d'aller rendre visite à ses tantes. M. Girard manifesta une légère déception.

— J'avais disposé de votre après-midi, je comptais le consacrer à nos visites. M^{me} Barnier est prévenue. L'auto est prête.

La jeune fille se rendit à ces raisons.
— Je ne suis pas attendue rue de la Paix. J'irai une autre fois.

Mais M. Girard était un homme de ressource.

— Nous allons tout concilier, déclara-t-il. Vous êtes habillée, suivez-moi. Et il descendit chez les Barnier.

Le repas s'achevait à peine, mais on recevait l'usiner à toute heure.

M. Girard exposa l'objet de sa visite :
— Ma protégée doit se rendre à l'instant rue de la Paix et j'ai besoin de mon chauffeur. L'un de ces messieurs aurait-il l'obligeance de

conduire mademoiselle dans l'une quelconque de mes autos ?

Louis Barnier s'offrit aussitôt.
— Voilà qui est d'un galant homme, déclara l'usiner avec un sourire malicieux. Suivez-moi. Je vais vous confier Suzanne pour une heure.

— Le temps de m'habiller, fit M^{me} Barnier. Dans le garage tout proche, plusieurs autos de luxe se trouvaient rangées :

— Choisissez, dit M. Girard à l'ingénieur.

Puis, comme celui-ci jetait son dévolu sur une machine de course où la carrosserie se trouvait réduite à deux baquets, il plaisanta :

— Vous ne courez pas le risque de prendre un gêneur en route.

Et il aida Suzanne à monter.

Celle-ci, prise au dépourvu, s'était laissé entraîner de confiance. Elle ne revint de son étonnement que lorsque la puissante machine, longue, basse, trépidante, commença à glisser sur ses pneus gonflés à bloc.

En se voyant seule avec Louis Barnier, installés tous deux comme un couple, elle regarda M. Girard avec étonnement.

— Envolez-vous !... lança celui-ci.

Louis Barnier, qui venait d'exécuter un virage en douceur, pressa un levier et l'auto bondit. Puis fila, en effet, à une allure de vol le long de la Seine. Mais déjà le pont de Neuilly était atteint.

— Juste le temps d'avoir le vertige de la vitesse !... regretta l'ingénieur.

Puis, se penchant vers sa voisine :

— Voilà une bien agréable surprise, mademoiselle Suzanne !...

— Je suis confuse de vous déranger, murmura la jeune fille. M. Girard abuse de votre complaisance.

— A voir ma joie, répondit avec élan Louis Barnier, vous devez comprendre qu'il n'en est rien.

Il céda à un mouvement impulsif. Il allait ajouter : Cette joie je voudrais vous la voir partager !... Mais ces paroles, qui lui semblaient anodines en les pensant, ne purent sortir de ses lèvres. Il venait de saisir sur le visage de Suzanne Fortier une expression à la fois attristée et craintive. Il pensa : Elle vient d'avoir le pressentiment de ce que j'allais dire et prématurément se froisse !... Alors, désireux de la rassurer :

— C'est que moi, voyez-vous, j'adore l'auto. Comme il ne manquait pas d'esprit, cette platitude le choqua à tel point qu'il en souligna la faiblesse :

— Cette remarque n'a rien de génial, hélas !
— Je la trouve très bien, au contraire, riposta Suzanne avec un ton de doux reproche.

Louis Barnier fut émerveillé. Sa voisine avait donc suivi l'évolution si rapide de sa pensée !... Il ne dit plus un mot qui pût la choquer.

La visite de Suzanne à ses tantes fut courte. Pacaud sœurs étaient écrasées de commandes. Les Langlois, les Chauvinière, les Fouquier, les Boutin, vingt autres étaient déjà venus et ce n'était qu'un commencement.

Comme elles avaient vu Suzanne descendre de son auto, elles s'informèrent :

— Quel est donc ce beau jeune homme qui t'accompagne ?

— C'est notre meilleur ingénieur, répondit-elle. M. Girard l'a chargé de me ramener au plus vite. Nous devons faire des visites urgentes.

Les deux demoiselles réoèrent extasiées :
— Un ingénieur !... M. Girard !... des visites !... Te voilà lancée, ma chère petite. Abandonne-toi à ta destinée.

Puis, affolées à l'idée que la jeune fille pourrait se faire attendre, elles la poussèrent doucement par les épaules vers la porte.

Louis Barnier, voyant les tantes sourire à leur fenêtre du premier, les gratifia de son salut le plus engageant. Elles y répondirent et Suzanne, qui se disposait à monter, vit s'ébaucher ce premier rapprochement entre l'inconnu d'hier et sa famille.

(A suivre.)

JUBOL

rééduque l'intestin

**Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Entérite**

— Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, fco, 5 fr. 80; les 4, fco, 22 francs.



JUBOL

Éponge
et nettoie
l'intestin
Évite
l'Appendicite
et l'Entérite.

COMMUNICATIONS :

Académie
des Sciences
(28 juin 1909);
Académie
de Médecine
(21 déc. 1909).

— Prenez du Jubol tous les soirs pendant quelque temps, tous vos maux disparaîtront très vite.

« Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez les constipés, aux purgatifs, pas même aux laxatifs ordinaires, encore moins aux lavements. La rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors tellement supérieure aux anciennes méthodes d'exonération de l'intestin, qu'elle doit se substituer à toutes : donc il faut juboliser les récidivistes de la constipation. »

D^r PÉRICHON,
de la Faculté de Médecine de Lyon,
Ancien interne des asiles.

« J'atteste que le Jubol possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade. »

D^r HENRIQUE DE SA,

Membre de l'Académie de Médecine de Rio de Janeiro (Brésil).

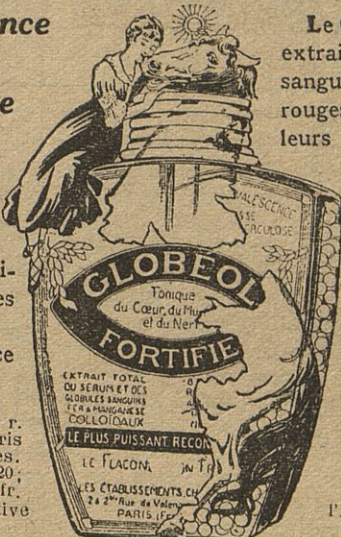
Globéol

et l'anémie

**Convalescence
Surmenage
Tuberculose
Anémie
Maladies
des nerfs.**

Tonique vivifiant, abrège les convalescences, augmente la force de vivre.

Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, fco, 7 fr. 20; les 3 flacons, fco, 20 fr. Brochure explicative sur demande.



Le GLOBÉOL est un extrait total du sérum sanguin et des globules rouges débarrassés de leurs enveloppes. (Extrait emprunté au sang de chevaux florissants de santé.)

Reminéralise les tissus. Nourrit le muscle et le nerf.

Communication à l'Académie de Médecine du 7 juin 1910.

Sauvée par le GLOBÉOL

L'OPINION MÉDICALE :

« Le sang étant le véritable milieu intérieur respiratoire et, d'autre part, la toxine tuberculeuse étant nettement hémolytante, l'anémie complique et masque volontiers les maladies de poitrine. Elle intervient pour vicier les échanges et aggraver l'infection générale. Le Globéol, par l'apport de fer physiologique et de ferments oxydants, stimule et redresse la sanguification, sans avoir les inconvénients des ferrugineux qui favorisent la fièvre, les états congestifs et les crachements de sang. »

Docteur RÉGNIER,
Ancien interne des Hôpitaux de Paris,
Ex chef du Laboratoire d'Electrothérapie de la Charité.

« Loin d'abattre la pression, il faut au contraire soutenir le cœur surmené de l'artério-scléreuse, par le Globéol qui lui transfusera un sang pur, un sang jeune, un sang en pleine activité. C'est la seule façon de parer à l'asystolie fatale qui suit l'hypersystolie, comme toute phase de suractivité est suivie d'une période de dépression. »

Professeur FAIVRE,
Prof de clinique interne à l'Université de Poitiers.

Pagéol

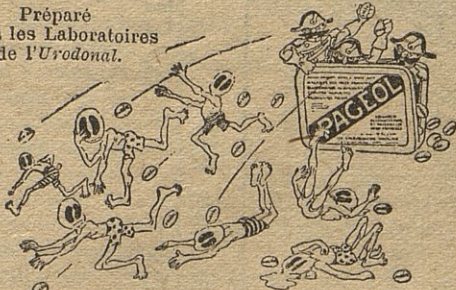
Énergique antiseptique urinaire

Guérit vite
et radicalement

Supprime
les douleurs de la
miction

Évite toute
complication

Préparé
dans les Laboratoires
de l'Urodonal.



Communication
à l'Académie de Médecine
du 3 Décembre 1912.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60; la grande boîte, franco, 11 fr. Envoi sur le front.

PAGÉOL est sans pitié pour les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

A partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'opothérapie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.



Spécifique des maladies de la femme

Arrête les hémorragies,
Supprime les vapeurs,
Guérit les fibromes non chirurgicaux.

Toute femme doit faire chaque mois une cure de FANDORINE

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco, 11 fr.; fl. d'essai, fco 5.30.

Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).

GYRALDOSE

Hygiène de la Femme

La Gyraldose est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau chaude donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins de sa personne, matin et soir.

Exigez la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.



Préparée dans les Laboratoires de l'Urodonal et présentant les mêmes garanties scientifiques.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, fco, 5 fr. 30; les 4, fco, 20 fr.; la grande boîte, fco, 7 fr. 20; les 3 boîtes, fco, 20 francs.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang,
non toxique

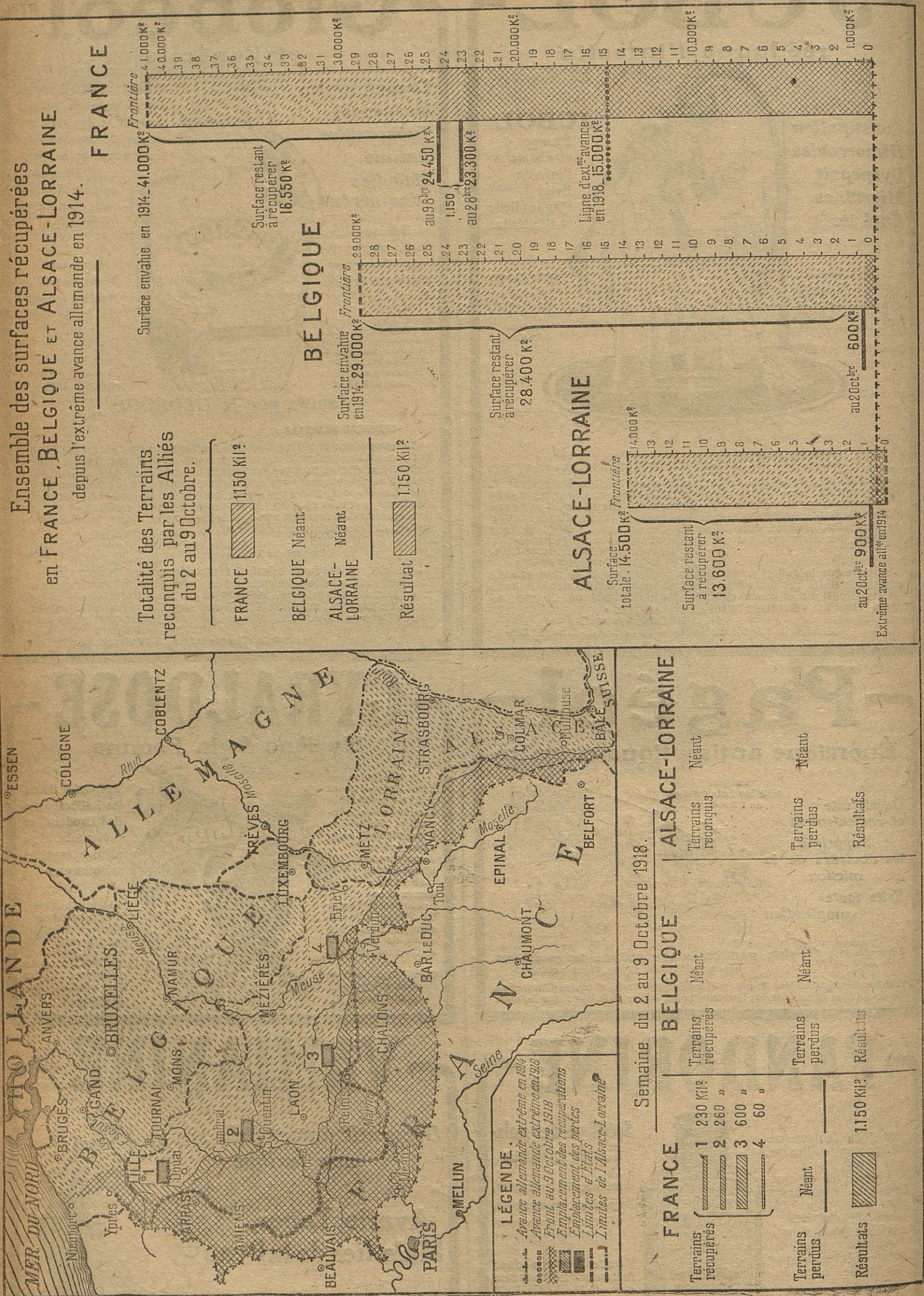
**Avarie, Tabes,
Maladies de la Peau**

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 11 francs.

Brochure sur demande.



Vamianine juggle l'avarie et en empêche toutes les manifestations.



LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

du 3 au 10 Octobre

L'événement capital s'est produit depuis le 3 octobre. Les empires centraux et la Turquie, associés dans la crainte de la commune catastrophe qu'ils se voient maintenant condamnés sans rémission à subir, ont demandé officiellement la paix. Pour cela tous les trois ont notifié en même temps par voie diplomatique neutre au président Wilson leur demande d'un armistice devant permettre de négocier une prompte paix sur la base de son memorandum. Rien ne pouvait mieux que cet appel au président des Etats-Unis, qui a le premier défini les conditions de la paix à intervenir, donner la mesure du découragement et de la détresse dans lesquels sont tombés nos ennemis. A cette démarche, le président, en accord avec tous les alliés, a répondu, le 8 octobre, qu'il ne pouvait être conclu aucun armistice entre les belligérants tant que les armées impériales n'auraient pas évacué les régions qu'elles occupent.

Pendant que le président Wilson pesait, en diplomate et en juriste, les termes de la réponse à faire aux empires centraux, notre généralissime, sans se soucier de leurs velléités d'aterrissement, infligeait à leurs armées de nouvelles et terribles défaites : Lens, Armentières, Cambrai, la Champagne, au nord et au nord-est de Reims, nous étions successivement rendus et les effectifs de l'ennemi continuaient à s'appauvrir au profit de nos dépôts de prisonniers.

L'offensive anglo-belge en Belgique et en Flandre a continué à progresser et à se développer comme on l'espérait. Au 10 octobre, les armées commandées par le roi Albert tenaient une ligne Dixmude, Hoogde, Roulers et rejoignaient, à l'ouest de Menin, la Lys qu'elles bordaient jusqu'à Armentières que les Britanniques avaient pris le 3. Les alliés pesaient fortement sur la ligne Menin-Comines, menaçant Lille qui, en fait, était débordé par le nord, mais que les Boches paraissaient disposés à défendre.

Sur le front Armentières-Lens, l'ennemi commençait, le 3 octobre, à évacuer les positions fortement organisées qu'il occupait depuis le début de la guerre de tranchées et qu'il avait défendues jusqu'alors avec une farouche énergie. Les Anglais prenaient possession de Lens et continuaient à poursuivre les Allemands, se rapprochant de jour en jour de la ligne Lille-Douai ; ils constataient, le 5, que l'ennemi incendiait Douai. Le 8 octobre, nos amis avaient, au nord de la Scarpe, enlevé toutes les défenses allemandes de la ligne Fresnes-Rouvroy jusqu'au delà d'Oppy ; ils s'étaient emparés de Fresnes-les-Montauban et de Neuville. Des milliers de prisonniers avaient été faits au cours de ces journées.

La continuation des opérations contre Cambrai a donné lieu à toute une série d'attaques par nos alliés et de batailles dans la région entre cette ville et Saint-Quentin. Le 3, les Britanniques, ayant avec eux des Américains, attaquaient sur environ 13 kilomètres, depuis Sequehart jusqu'au canal de Bony et réalisaient une progression importante qui englobait le Catelet. Là aussi, les Boches se repliaient.

Les localités de Crèvecœur, Beaufort, Montbrehain, qui ont été très disputées au cours de ces journées, sont à l'intérieur de la ligne atteinte le 8 par nos alliés. Enfin, le 9, les Britanniques entrent dans Cambrai où les Boches laissent des mines qui éclateront après leur départ ; après avoir encore livré batailles sur batailles, ils ont fait huit mille prisonniers et se sont avancés jusque près de Bohain. Le 9, la bataille reprend avec une nouvelle vigueur entre Saint-Quentin et Cambrai et est couronnée d'une nouvelle victoire : nos alliés font dix mille prisonniers et avancent jusqu'à une ligne Bohain-Busigny-Caudry-Cauoir.

Des troupes françaises ont, journellement, pris part, avec succès, aux opérations au nord de Saint-Quentin. Le 8, en liaison avec l'armée britannique, elles ont attaqué sur un front de 8 kilomètres et réalisé des progrès appréciables. Le 9, notre front passe au bois d'Etaves, Beaufort, l'ouest de Fonsomme, Fontaine-Notre-Dame, Marcy et Mézières-sur-Oise. Ces points sont dépassés le 10. L'ennemi bat en retraite devant nous.

Sur la partie du front comprise entre Saint-Quentin et l'Alsace, l'ennemi n'a pas résisté avec plus de bonheur. Au sud de l'Ailette, le 6, les Italiens, opérant dans la région Ostel-Soupire, livrent bataille aux Boches sur les plateaux qui occupent le nord-est de cette région et y enlèvent des tranchées à la hauteur de Croix-sans-Tête, que nous occupons le 10, et de la ferme du Metz.

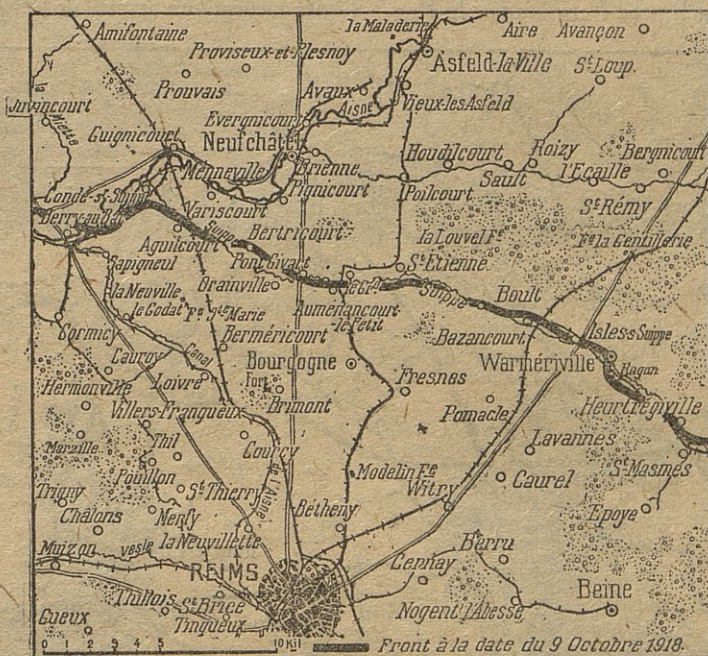
La grande offensive menée par les Américains dans l'Argonne et par l'armée Gouraud en Champagne a donné des résultats impressionnants. Le 4, les Français avaient poussé leurs lignes à plus de 4 kilomètres au nord d'Aubérive et à 8 kilomètres au nord-ouest de Somme-Py jusqu'à l'Arnes. A l'est ils avaient progressé jusqu'au plateau d'Orfeuil. Le 5, l'ennemi, constatant que notre pression se faisait de plus en plus intense, se résignait à abandonner, à l'ouest de Reims, la région des Monts et toute une série de positions qu'il avait défendues avec succès pendant quatre ans ; il reculait sur un front de 45 kilomètres vers la Suippe et vers l'Arnes. Ce repli, d'ailleurs accéléré par le travail incessant de nos troupes, avait pour nous les conséquences suivantes : Reims était dégagé au nord-ouest et à l'ouest ; le fort de Brimont, le massif de Moronvillers étaient en notre pouvoir ; le massif de Nogent-l'Abbesse était totalement encerclé ; nos troupes étaient au delà de la ligne Orainville-Bourgogne-Cernay-les-Reims-Beine-Béthényville. A l'est nous bordions l'Arnes en plusieurs endroits et l'avions passée en d'autres ; enfin nous avions franchi la Suippe à Orainville. Le cours de la Suippe offre à l'ennemi une défense naturelle qui lui permet de se remonter quelque peu.

Aussi ses réactions sont-elles plus sérieuses. Malgré cela, nos progrès continuent : le 8 nos troupes atteignent les abords de Condé, Isles-sur-Suippe et Bazancourt. Liry est pris le 10.

Les Américains, que retenait depuis quelques jours sur place la nécessité de consolider leurs positions par des opérations locales, ont repris, le 4, leurs attaques à l'ouest de la Meuse, puis, le 8, à l'est, tout en continuant sur l'autre rive. A l'est, le 8 octobre, ils avaient rejeté l'ennemi au delà de Connevoye, Brabant, Haumont et, le 9, ils étaient aux lisières de Sivry et dans le bois des Caures.

A l'ouest, ils avaient pris, le 5, la cote 240, au nord d'Exermont, et les villages de Gesnes, Fléville, Chehery, La Forge. Au 7, ils avaient fait là quatre mille prisonniers. Le 9, ils pénétraient dans la principale ligne ennemie entre Cunel et Romagne. Des troupes françaises coopéraient à leurs opérations, à leur droite. Grâce à ces manœuvres, Verdun était largement dégagé sur une immense courbe entourant cette place de l'est à l'ouest par le nord. Enfin, le 9, les Américains faisaient leur jonction à

Lançon avec l'armée Gouraud ; la forêt d'Argonne était dès ce moment complètement purgée d'ennemis.



LE DÉGAGEMENT DE REIMS.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL MAXIME WEYGAND

Le général Weygand, le principal collaborateur du maréchal Foch, est né à Bruxelles, de parents français, en 1867. Il a fait toute sa carrière dans la cavalerie ; il était sous-lieutenant aux dragons le 18 octobre 1888 ; lorsqu'il fut promu, en 1907, chef d'escadron, il passa au 6^e hussards, et nous le voyons, en 1912, attaché comme lieutenant-colonel à l'Ecole d'application de cavalerie. Promu colonel le 21 septembre 1914, il fut aussitôt nommé chef d'état-major de la 9^e armée ; général de brigade le 8 août 1916, il remplit les mêmes fonctions au groupe des armées du Nord, puis au groupement Foch, et enfin fut nommé adjoint au major-général de l'armée.

Sa promotion au grade de général de division remonte au 29 novembre 1917 ; comme tel, il a représenté le commandement français au Conseil supérieur de guerre, puis a pris, en mars 1918, les fonctions de chef d'état-major du général Foch, auprès duquel il est resté depuis lors en cette qualité.

Le général Weygand a été fait, le 10 décembre 1914, officier de la Légion d'honneur avec cette citation : « A rendu les plus grands services comme chef d'état-major où, par son activité, sa vigilance, sa décision, son à-propos dans les situations critiques et tendues, a su assurer à temps l'exécution des mesures les plus judicieuses et l'obtention des résultats poursuivis. »

Parmi les décorations étrangères conférées au général Weygand, nous citerons l'Ordre du Bain, ceux de Sainte-Anne, et des Saints-Maurice et Lazare.

L'OFFENSIVE DES ALLIÉS⁽¹⁾

LA CAPITULATION DE LA BULGARIE

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

Les dépêches d'Orient annonçaient, au 15 septembre, la reprise des opérations sur le front de Macédoine.

L'armée de Salonique rentrait en ligne en même temps que les armées de France et de Palestine ; le front d'Orient n'était plus que le prolongement du front d'Occident et c'est sur cette partie du front unique que les premiers fruits de la victoire devaient être cueillis par les alliés.

Les graves événements de Russie en 1917, l'offensive allemande de 1918 avaient retenu toute l'attention sur les fronts orientaux et occidentaux ; on avait négligé le front de Macédoine ; du reste, depuis 1917, aucun événement sérieux ne s'était manifesté sur ce front ; la prise de Florina (septembre 1916), l'occupation des lignes de Kenali (octobre 1916), enfin l'entrée des alliés à Monastir (18 novembre) avaient marqué l'apogée des opérations en Macédoine. En 1917 et 1918, les adversaires étaient restés sur leurs positions. Le front s'étendait de la mer Ionienne, au lac d'Ochrida et au lac Presba, à la Cerna, aux monts Madjova devant Guevgeli, au lac Doiran et, de là, à la Struma et au golfe d'Orfano.

Vers l'ouest, les troupes italiennes et françaises ; au centre, l'armée serbe ; vers l'est, les troupes françaises, grecques et britanniques.

L'armée bulgare, massée sur la frontière de Macédoine, tenait les défilés et les passes qui conduisent de la vallée de la Cerna à la Moglenitza ; le terrain est très difficile, très accidenté et les routes très rares. De Monastir au Vardar il n'y a que des sentiers qui coupent les hauteurs du Dobropolie (1.700 mètres), qui traversent le Kaimaktchalan (2.517 mètres) et font communiquer Guevgeli avec la plaine par le Prestap (1.580 mètres).

L'armée serbe occupe toute cette partie de crêtes abruptes où la marche pour des troupes est rendue presque impossible à travers les ravins, les forêts du Kaimaktchalan, du Sokal, du Preslap.

D'autre part, les défilés du Vardar sont impraticables le long de la voie ferrée de Valandovo.

Pour rejeter l'armée bulgare vers le nord, sur Velès, sur Uskub et gagner le haut Vardar, les armées alliées devaient déboucher au nord de la muraille montagneuse tenue par les Bulgares. En 1916, on avait essayé la marche sur Monastir et Prilep pour tourner l'obstacle ; on n'avait pas réussi.

Dès 1917, l'armée serbe, établie sur les sommets du Dobropolie et du Kaimaktchalan, essayait de s'infiltrer vers la basse Cerna, mais ses efforts n'avaient pas abouti.

En septembre 1918, l'attaque se déclanche, le 15, sur la Cerna. Le plan adopté semble être de gagner la vallée et, en progressant sur la crête montagneuse entre Cerna et Vardar, de venir déboucher sur Negotin et Krivolak. Le défilé de Demir-Kapou était, du fait, tourné et l'armée bulgare obligée d'abandonner la vallée du Vardar.

Au 15 septembre au matin, l'armée serbe attaque sur la ligne des hauteurs en direction du Sokal et du Gynam-Kamen ; elle enfonce le centre bulgare et, de suite, progresse sur la ligne de faite.

Vers l'ouest, une attaque latérale se produit également sur la Cerna et la Belaniska. Le soir, une avancée sérieuse existe sur tout le front et les Bulgares en retraite reculent vers le nord.

Le 16, l'attaque prend un plus grand développement (23 kilomètres de front) ; elle gagne les deux rives de la Cerna et pointe vers le Tekla, massif montagneux entre Belaniska et Bosava. Les Bulgares n'ont pu se remettre de l'attaque inopinée déclanchée le 15 ; ils reculent sur toute la ligne ; dans la boucle de la Cerna, les brigades françaises appuient le mouvement ; l'ennemi abandonne du matériel, on capture quelques milliers de prisonniers et on s'empare de nombreux canons.

Le 18 septembre, la ligne avance au delà de Selo-Monastir, au confluent de la Belaniska et de la Cerna ; elle arrive au pied du Tekla ; sur la droite, le front d'attaque s'est développé jusqu'aux sources de la Bosava, vers Rodjen.

L'avance générale est de 20 kilomètres en profondeur sur une étendue de front de 25 kilomètres d'attaque.

L'irruption subite de l'armée serbe dans les lignes bulgares permet de constater la valeur incontestable de cette armée sauvée du désastre en 1915 et reconstituée sous les ordres du prince héritier Alexandre ; d'autre part, on s'aperçoit facilement que l'armée bulgare, usée, fatiguée par quatre guerres consécutives, sous les armes depuis six années, a perdu de son élan et de sa force ; ses réserves sont épuisées, ses approvisionnements manquent, l'Allemagne ne pouvant plus ou ne voulant plus l'entretenir, obligée de tout garder pour le front occidental.

Cependant les quelques unités allemandes laissées encore en basse Serbie ont été appelées au secours des Bulgares refoulés et, au 19 septembre, apparaissent sur le front les squelettes des régiments allemands détachés auprès de l'armée bulgare.

Pareil soutien ne peut arrêter l'avance de l'armée serbe victorieuse qui, le 20 septembre, a atteint la ligne de Kavadar, à quelques kilomètres du chemin de fer de Prilep à Krivolak et qui, par sa situation même, prend à revers les défilés du Vardar, de Demir-Kapou à Valandovo. Au même instant, une attaque anglo-grecque se déclanche sur Doiran, sur la rive gauche du Vardar ; cette attaque, en direction de la ligne de faite, tourne au nord-est les Bulgares dans la vallée de Guevgeli.

Le 21 septembre, l'armée serbe est sur le Vardar ; elle a, en effet, gagné le fleuve par la ligne de hauteurs entre Negotin et Demir-Kapou ; elle s'empare de la grande voie ferrée de la vallée, seule artère qui permettait le ravitaillement des Bulgares sur le front de Guevgeli.

L'armée bulgare est en pleine retraite, poursuivie par des détachements de cavalerie serbe qui ont atteint le petit chemin de fer Decaeville construit par les Allemands et qui reliait la vallée du Vardar à Prilep.

De tous côtés l'ennemi s'enfuit en direction du nord, incendiant les villages et détruisant ses dépôts de vivres et de munitions. Dans la vallée, sur la grande ligne centrale, la ville de Grateko est en flammes ; d'autre part, les divisions bulgares du front de Guevgeli se sont retirées sur la rive gauche du Vardar, poursuivies par les colonnes anglo-grecques qui débouchent au nord de Doiran.

Les défilés de Demir-Kapou à Valandovo sont virtuellement aux mains des alliés victorieux.

Cependant, au 25 septembre, la brèche faite dans le front bulgare s'est élargie ; elle atteint à cette date près de 130 kilomètres de front : du nord de Monastir à Doiran.

Vers l'ouest, les troupes françaises ont remonté la Cerna et la cavalerie française est entrée le 24 à Prilep ; c'est la tête de route du fameux chemin d'Izvor par le col de Babouna qui amène directement sur Velès (Kuprulu). Au centre, l'armée serbe a pris pied dans la vallée du Vardar. Dans leur précipitation de retraite les Bulgares n'ont pu faire sauter les ponts du Vardar. Le grand pont en pierre de Krivolak est intact et permet, au 25 septembre, le passage du fleuve aux Serbes qui prennent pied sur la rive gauche, tenant déjà avec des têtes de pont tout le grand cours d'eau de Grateko à Demir-Kapou.

Vers l'est, les Anglo-Helléniques ont débouché au nord de Guevgeli et sont en ligne de Mirovitza à Purka ; c'est la mar-

che générale en direction du nord.

Dès lors, les événements militaires se précipitent ; la retraite bulgare est complète.

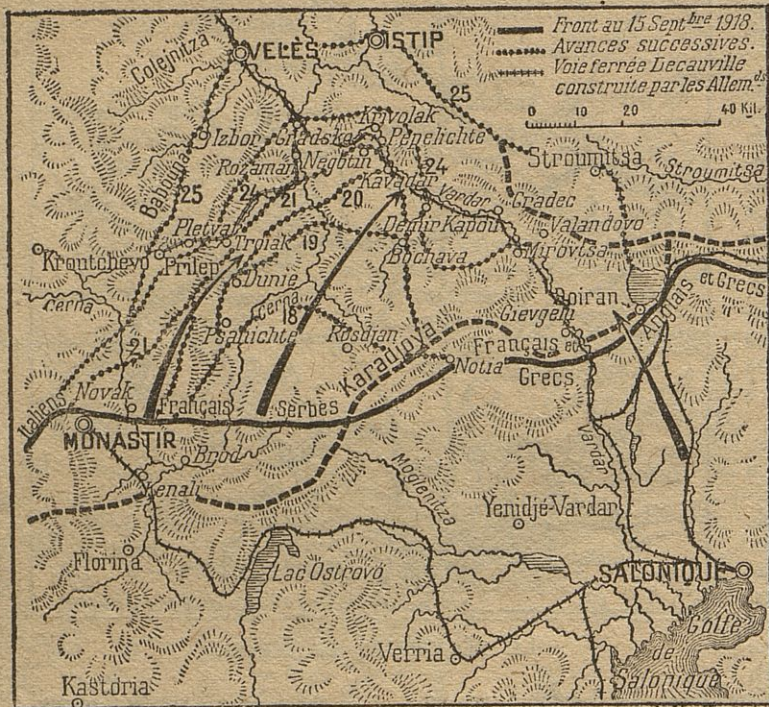
Sur la rive droite du Vardar, les progrès des alliés sont des plus sensibles ; les colonnes françaises ont dépassé Prilep, le 24 au soir ; elles marchent en direction du défilé d'Izvor qu'elles atteindront le 25 ; c'est la menace sur Velès. Sur la rive gauche, l'avance de l'armée serbe a été foudroyante. Profitant de la surprise de leur attaque et de la déroute bulgare, l'armée serbe a occupé le Vardar dès le 23 au soir. Le 24, elle a pu le franchir sur les ponts non détruits ; le 25, elle est en progression sur la Breganitza ; le 25 au soir, elle occupe Istip et, dans la nuit, entre à Velès. La marche en flèche de l'armée serbe a permis aux alliés, sur les flancs, de réaliser de sérieux progrès. Vers l'ouest, l'ennemi, chassé au nord de Monastir, est rejeté en Albanie ; vers l'est, les détachements alliés ont franchi les monts Belès et entrent en Bulgarie. Le nombre des prisonniers valides dépasse dix mille hommes ; les alliés ont capturé plus de 200 canons.

A ce moment la Bulgarie, à bout de souffle, demande un armistice pour négocier la paix. Des délégués sont reçus à Salonique par le général Franchet d'Espérey ; la Bulgarie accepte toutes les conditions posées par le commandant en chef de l'armée d'Orient et, le 30 septembre, l'armistice est accordé.

La guerre avec la Bulgarie est terminée. Cependant les troupes alliées continuent à chasser devant elles les contingents austro-hongrois qui occupent l'Albanie et la vieille Serbie ; de nombreux prisonniers sont faits et un important matériel est capturé.

La capitulation de la Bulgarie est le commencement de la débâcle des Empires centraux ; la Turquie, l'Autriche menacent de suivre cet exemple et c'est alors que l'Allemagne propose aux alliés un armistice et des négociations de paix.

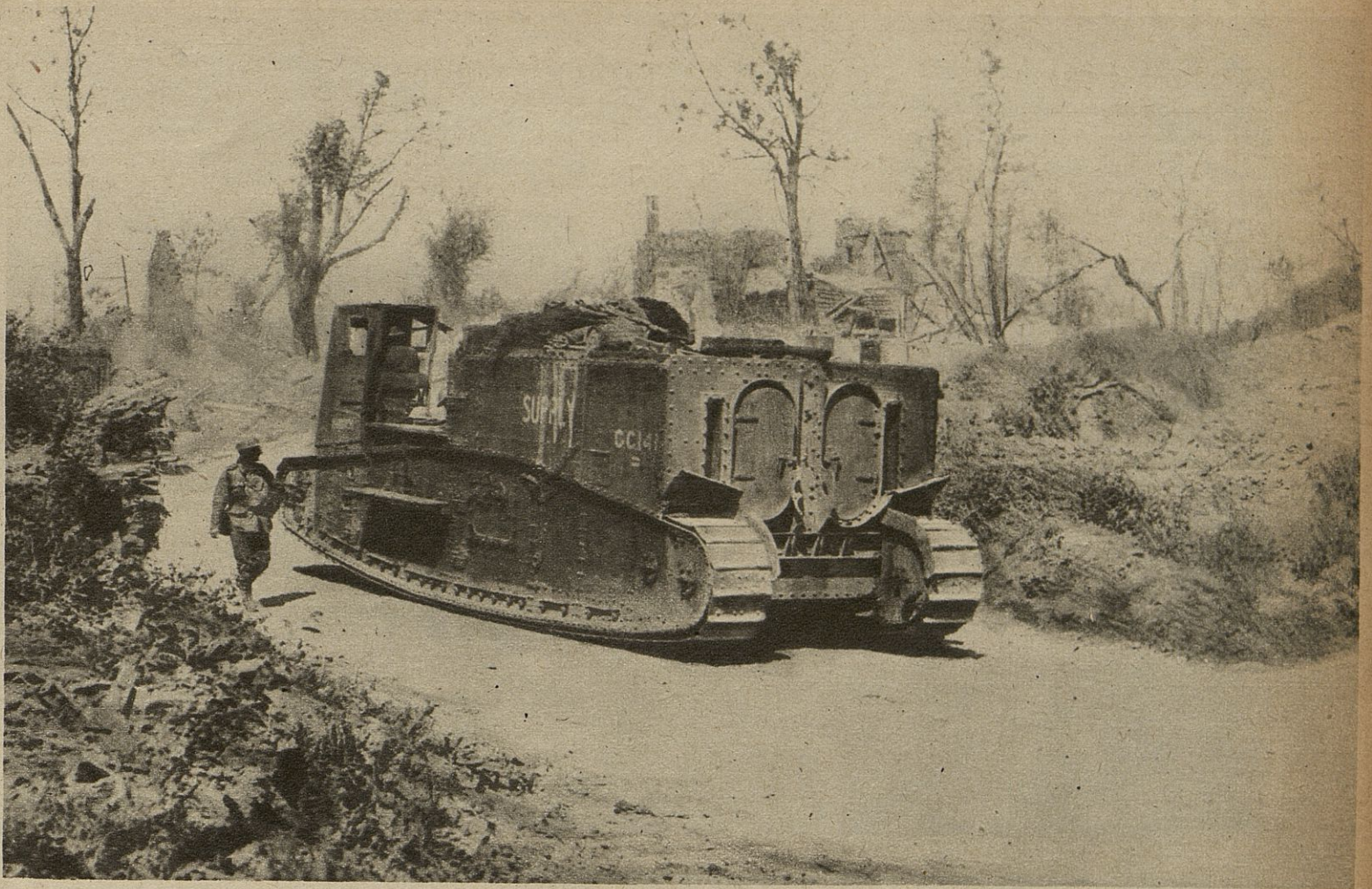
La victoire de Serbie a déclanché le mouvement.



L'AVANCE VICTORIEUSE EN SERBIE.

(1) Voir les numéros 184, 185, 186, 187, 191, 192, 193, 200, 201, 202, 204, 205 et 208 du Pays de France.

LES TANKS RAVITAILLEURS DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

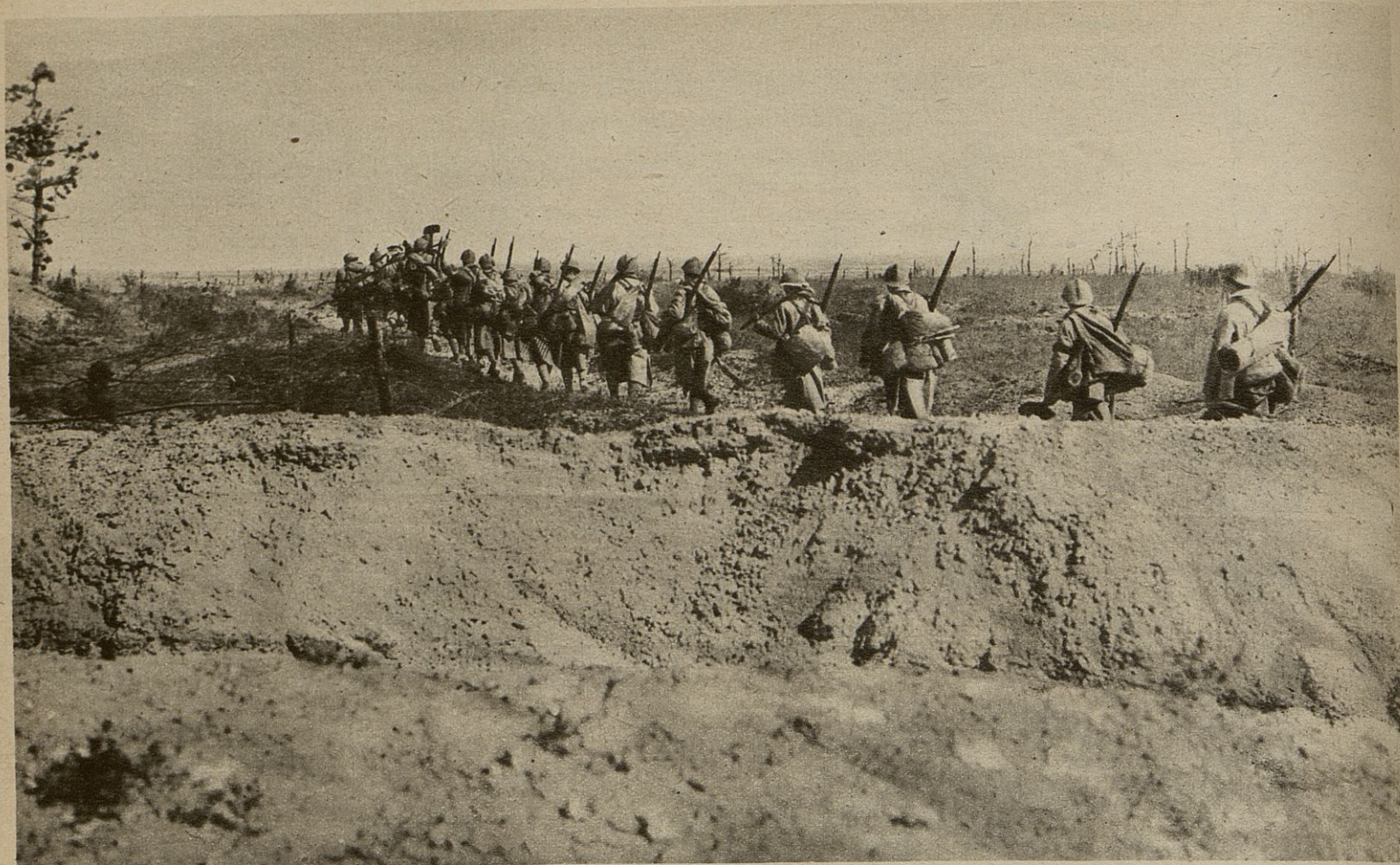


L'emploi des tanks par les alliés sur le front occidental a pris une extension formidable. On n'engage plus d'opérations de quelque importance sans y faire concourir ces puissantes machines dont le nombre et l'activité sont la terreur des Boches. Un de ces tanks va porter aux autres, jusque dans la bataille, leur ravitaillement en munitions.



L'emploi des tanks était, au début, entravé par la grosse difficulté du renouvellement de leurs munitions, qui s'épuisaient vite. Cette difficulté n'existe plus : les Allemands en savent quelque chose. Aujourd'hui les appareils engagés n'ont pas besoin de revenir à leur parc chercher de quoi alimenter leurs pièces. Des tanks spéciaux les suivent dans leur avance et les approvisionnent en pleine action. Le gros tank que voici est un de ces ravitailleurs.

LES SOLDATS DE GOURAUD EN CHAMPAGNE



Le front d'attaque des troupes françaises s'étendait sur 35 kilomètres ; celui de nos amis les Américains sur 32. Nos soldats reprirent, ce jour-là, des localités dont leur bravoure, dans cent combats depuis 1914, a fixé les noms dans toutes les mémoires. De ce nombre est Tahure, où ce détachement a été photographié sur la première ligne boche.



Le 26 septembre, nos troupes, en liaison avec des Américains à leur droite, attaquaient de part et d'autre de l'Argonne. Le même jour, fut dépassée la première ligne de positions allemandes. C'était, sur une profondeur de 5 kilomètres, un enchevêtrement de défenses compliquées que les Boches perfectionnaient depuis 1915. On voit, ici, les chevaux de frise, les lacis de fils de fer, et une tranchée qui couvraient une position au bois de la Pie, près de Tahure.

L'ÉTAT LAMENTABLE DE LA VILLE DE BAILLEUL



Ceci est une vue des ruines de Bailleul, prise des ruines de son beffroi, dont la construction avait été commencée au début du XV^e siècle. On voit que la destruction, comme partout, a été minutieuse. Ce monceau de décombres, où se pachaient encore des mitrailleuses et des engins explosibles, a été repris le 3 septembre par les Anglais.



Bailleul était une vieille et curieuse ville flamande de plus de treize mille habitants et dont la principale industrie, la fabrication des dentelles à la main, occupait plus de trois mille ouvriers. Les Allemands, avant de l'évacuer, l'ont complètement détruite, mais ils avaient eu soin de la piller de fond en comble auparavant. De l'église Saint-Vaast, qui fut bâtie du XIV^e au XVII^e siècle et qui était très remarquable, il ne reste que ces lamentables débris.

LA VICTOIRE DE L'ARMÉE BELGE

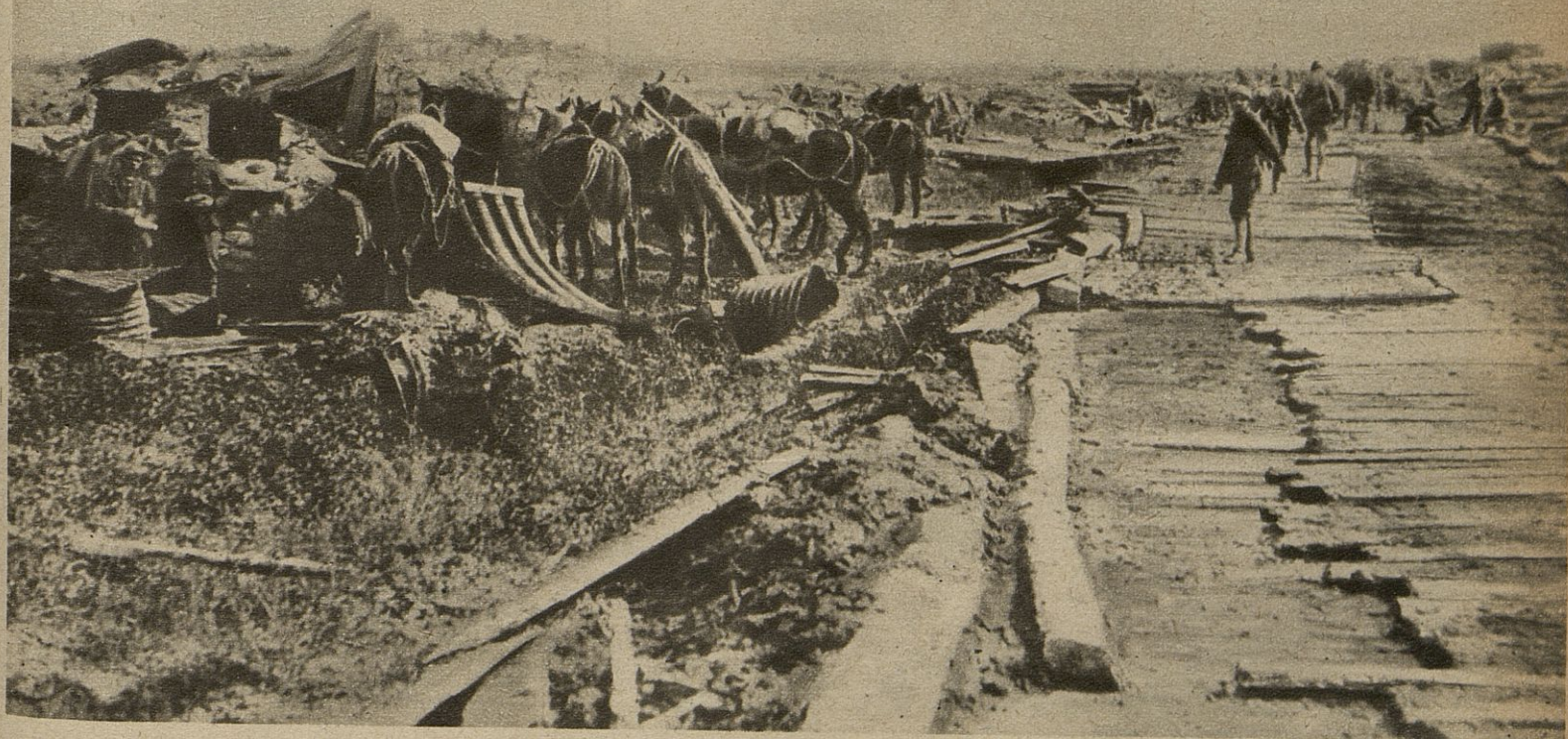
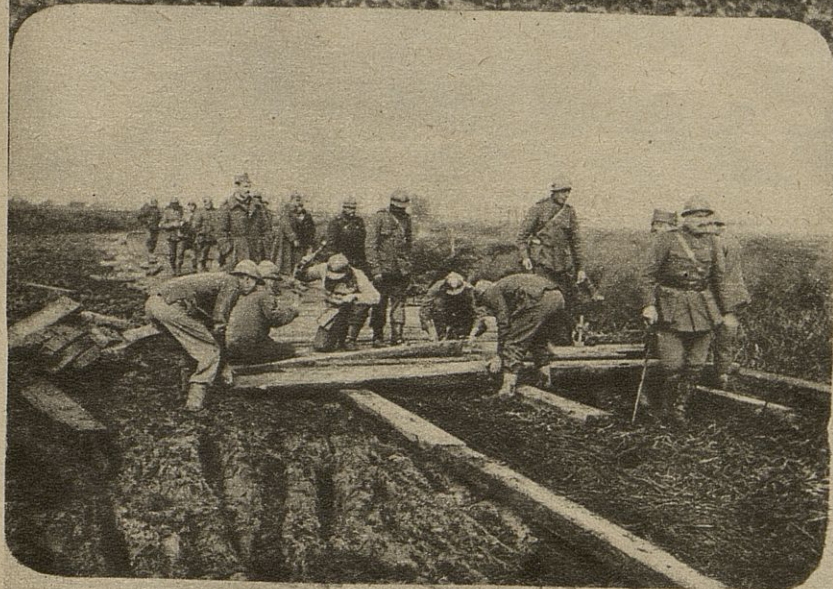


Du 28 septembre au 4 octobre au matin, l'offensive anglo-belge avait récupéré un territoire de 14 kilomètres sur 40 et pris à l'ennemi trois cent cinquante canons, deux cents mortiers, six cents mitrailleuses et dix mille cinq cents hommes dont voici le premier lot emmené à l'arrière à travers la contrée marécageuse, jonchée d'épaves boches.



L'offensive du 28 septembre n'avait pas, au 8 octobre, cessé un seul jour de se développer. Les Belges étaient établis, ce jour-là, aux limites de Roulers. Ils occupaient Staden où, après la bataille qui venait d'en chasser les Boches, cette photographie a été prise. On y voit une batterie d'artillerie allant prendre position, et un convoi de blessés gagnant l'arrière. Ceux qui reviennent du feu n'ont pas l'air moins résolus que ceux qui y vont.

LES BELGES REPRENnent LEUR PAYS PAS A PAS



Dans leur offensive du 28 septembre faite en liaison avec les Anglais, les Belges ont fait porter leur principal effort dans le secteur Dixmude-Ypres, où ils opéraient sur un terrain détrempé, boueux, creusé d'innombrables fondrières. Il leur fallut presque partout créer de véritables routes artificielles, au moyen de madriers et de rondins, pour le transport à travers la région de leur artillerie et de leurs convois. Ces photographies les montrent en plein travail.

LES RUINES DU BOURG DE QUÉANT



C'est le 2 septembre que des régiments anglais et canadiens donnèrent, avec l'aide de nombreux tanks, l'assaut à la fameuse ligne Drocourt-Quéant que les Allemands regardaient comme leur plus solide rempart devant la région Lille-Douai, et qui fut percée en quelques heures. Il ne restait que ce que l'on voit ici de l'église de Quéant.



Le bourg de Quéant, bâti au creux d'une dépression de terrain et qui comptait moins de mille habitants, doit sa célébrité au choix que les Boches en avaient fait pour y épauler un élément de leur ligne Hindenburg, appelé « ligne Drocourt-Quéant », vaste système de défenses formidablement établies. Quéant, que nos amis trouvèrent détruit de fond en comble, était devenu une véritable place forte, dont l'accès était défendu par cette barricade.

AVEC LES AMÉRICAINS DANS L'ARGONNE



Après s'être emparés de Varennes, nos amis américains poursuivirent avec vigueur les Allemands déconcertés et qui battaient en retraite dans le plus grand désordre, abandonnant à nos amis une quantité énorme de prisonniers, ainsi que des munitions et un abondant matériel. On voit, dans Varennes encore fumante et que l'ennemi vient d'évacuer, une batterie de 155-Howitzers tirant sur les colonnes boches en retraite.



L'artillerie de campagne américaine se compose des mêmes pièces que la nôtre ; les artilleurs yanks font preuve des mêmes qualités que leurs camarades français qui, d'ailleurs, ont été leurs instructeurs. Dans l'Argonne, nos amis, grâce à la souplesse de la manœuvre de leurs batteries, harcelaient les Allemands en retraite. Cette photographie a été prise sur les bords de la jolie rivière l'Aire pendant que les batteries yanks font pleuvoir leurs obus sur l'ennemi.

SCÈNES VUES SUR LE FRONT AMÉRICAIN



Dans le champ d'action de l'armée américaine on rencontre à tous les croisements de routes des « military-policemen » placés là pour vérifier l'identité des piétons et régulariser la circulation des véhicules, ce dont ils s'acquittent avec le même flegme imperturbable que s'ils opéraient à New-York, au coin de la fameuse 5^e Avenue.



Nos camarades de l'armée Liggett se battent comme des vétérans, mais ce sont de joyeux garçons. En voici quelques-uns qui reviennent dans un camion de la prise de Consenvoye. Presque tous sont blessés, mais ils sont heureux du succès auquel ils viennent de contribuer ; c'est en plaisantant qu'ils interpellent au passage les Boches capturés dans cette affaire, et qui eux-mêmes n'ont d'ailleurs point l'air autrement affligés de leur mésaventure.



ECHOS



HEURES DE TRAVAIL

Une enquête faite dans de nombreux établissements industriels employant de la main-d'œuvre féminine a montré de façon claire que plus la journée de travail est longue, et plus souvent les ouvrières s'interrompent et perdent du temps.



Elles ont besoin de repos évidemment. Ces pertes de temps sont en moyenne de 14 % là où la journée est de 10 heures. Mieux vaut des journées courtes. Un industriel qui a substitué la journée de 8 heures à celle de 9 heures a obtenu exactement le même rendement. Les périodes de travail prolongées sont désavantageuses tant pour

l'ouvrier que pour le patron. Tout indique qu'en un temps moindre l'ouvrier fait autant et même plus qu'en un temps long. Il a plus de loisir et le patron n'y perd rien.

UNE MER EMPOISONNÉE

Il arrive assez souvent depuis soixante-quinze ans (huit fois de 1844 à 1916), sur la côte ouest de la Floride, que des mortalités exceptionnelles sévissent sur les poissons.

Tout à coup, sans raisons apparentes, on constate la présence, en mer et sur les rivages, de grandes quantités de poissons morts ou mourants. Lors de la mortalité de 1916, on a remarqué que l'air au-dessus des parages où se produisait la mortalité était malodorant et même de nature à incommoder la respiration. Cela ne tenait pas à l'odeur des poissons morts, car le phénomène s'observait avant que ceux-ci eussent eu le temps de pourrir.

On a fait diverses hypothèses pour expliquer le phénomène. Celle qui paraît la plus satisfaisante est l'hypothèse d'après laquelle de légers tremblements de terre, en ébranlant des amas de matière organique pourrissant au fond de l'eau, libéreraient des masses de gaz ayant mauvaises odeurs toxiques qui, absorbés par de l'eau, rendraient celle-ci toxique pour les poissons.

On observera que c'est une de ces mortalités exceptionnelles qui a révélé à la zoologie l'existence d'un poisson jusque-là inconnu, d'un poisson d'ailleurs comestible, qu'on ne voyait jamais parce qu'il avait l'habitude de se tenir dans les profondeurs à une certaine distance de la côte. Ce n'est qu'en le trouvant mort à la surface qu'on en connut l'existence. Jusque-là il était inconnu.

LES ONGLES MARBRÉS

Il s'agit des ongles striés de petits nuages blancs en grand nombre, opposés à ceux qu'on rencontre assez souvent présentant une ou deux taches blanchâtres. Les taches occasionnelles n'ont pas de signification, mais les marbrures, les stries en auraient une, et plutôt médiocre.

D'après M. Sabouraud, les ongles striés ou marbrés, présentant un grand nombre de petits nuages blancs, sont d'un pronostic peu favorable : on les rencontre parmi les adolescents et adultes, chez les sujets ayant une tension au-dessous de la normale, et très habituellement chez les neurasthéniques et les tuberculeux ; ces petits nuages blancs sont disposés selon des lignes transversales, dans la largeur de l'ongle, parallèles entre elles. Et chaque ligne présente de 2 à 5 ou 6 taches blanches.

Il faut remarquer que, dès qu'il y a plus d'une ou deux lignes, c'est sur tous ou presque tous les ongles que se trouvent les marbrures, et aux deux mains, bien qu'assurément on puisse voir un ou deux doigts moins marbrés que les autres.

L'ongle marbré est plus fréquent chez la femme que chez l'homme. Mais il est plus significatif chez l'homme, chez qui il indique la pré-tuberculose, ou la neurasthénie, ou la pelade. Chez la femme il accompagne la neurasthénie.

C'est toujours l'indice d'une atteinte à la santé.



LA CONSERVATION DES ALIMENTS

DANS LES GAZ INERTES

Un médecin hindou, habitant Londres, a développé une méthode de conservation des denrées périssables qui avait été déjà décrite en 1901, consistant à emmagasiner celle-ci dans des récipients remplis d'un gaz s'opposant au processus de putréfaction.

Mais le système existant avait été dangereux : le mélange de gaz employé constituait un mélange explosif qui tua l'inventeur et deux de ses préparateurs. Le médecin hindou a donc essayé d'un autre mélange d'azote et d'acide carbonique, ne contenant qu'une trace d'oxygène.

Les expériences faites montrent que le fruit se conserve très bien dans cette atmosphère gazeuse. C'est ainsi que des framboises, qui sont de garde difficile, sont restées quinze jours en parfait état dans la caisse et, quatre jours après en avoir été sorties, elles conservaient leur bonne apparence.

Le poisson salé et les œufs se conservent également bien par ce procédé. Les œufs restent parfaitement frais vingt semaines durant, malgré les variations de température. La méthode de conservation dans les gaz inertes, qui s'opposent à la corruption, paraît devoir rendre des services pratiques.

SINGULIER ACCIDENT DE GUERRE

Un soldat anglais ayant été, à la Somme, blessé dans son abri par un éclat d'obus, à la région de la bouche, un de ses premiers soins, quand il reprit connaissance, fut de s'enquérir d'une pièce dentaire qu'il avait. Le brancardier l'avait aperçue et ramassée et la montra, mais le blessé déclara qu'elle était incomplète : il en manquait un morceau.



Les circonstances amenèrent le médecin à pratiquer un examen radiographique, et celui-ci révéla l'existence d'un corps étranger dans le thorax au niveau du tiers moyen du sternum. En y regardant de près et

après avoir interrogé le blessé sur l'importance de la pièce dentaire, on arriva à la conclusion que le corps étranger n'était autre chose qu'une partie de la pièce, composée de deux dents. Cette partie avait été avalée par le blessé durant sa syncope et s'était arrêtée dans l'œsophage. Elle put être, sans difficulté, retirée par la voie buccale, sans opération.

UNE COMMUNE TRUFFIÈRE

Au pied du mont Ventoux il y a une commune qui tire fort bon parti de la truffe. C'est celle de Bédarrides possédant 1.600 hectares de bois communaux divisés en « places à truffes » qui sont affermées aux habitants des environs.

Le revenu de la commune, du fait de cette location, atteint 60.000 francs par an. Cela a permis à celle-ci de supprimer l'octroi ; dans les écoles, les livres sont fournis gratuitement ; à la mort, les habitants sont enterrés et rien ne coûte. En outre, chaque ménage reçoit 1.000 kilos de bois de chauffage par an : hêtre et chêne. Ce n'est pas tout : chacun a le droit de ramasser le bois mort, les feuilles et le crottin de mouton.

L'adjudication des truffières se fait pour cinq ans. Quant à la recherche des truffes, elle a lieu en observant le sol. Une fente dans celui-ci fait deviner la présence de la truffe. Ou bien on observe les vols de mouches : elles s'arrêtent au-dessus des endroits où il y a des truffes. On se sert aussi du chien et du porc, surtout de la truie. Il y a des pays où l'écureuil sert aussi à découvrir les truffes.

Dans le Vaucluse l'exploitation raisonnée de celle-ci date du début du XIX^e siècle. Un certain Joseph Talon remarqua qu'au pied de chênes verts ou rousques plantés par lui des truffes s'étaient développées ; un autre Vauclusien se mit à planter de ces arbres et les bois à truffes se multiplièrent.

LA COMMOTION PAR EXPLOSION CHEZ LE CHIEN

L'homme n'est pas seul à être « commotionné » par les explosions de l'artillerie : le chien se trouve dans le même cas. Deux chiens s'étaient attachés à un régiment de cavalerie, ou plutôt à deux chevaux qu'ils ne quittaient jamais, les suivant partout, jusque dans la bataille.



Le régiment fut, au mois d'août dernier, appelé à charger. Les deux chiens chargèrent aussi. Après la bataille, on trouva un des deux chiens mort auprès des hommes et des chevaux qui avaient péri dans l'action. Il avait reçu une balle dans la poitrine.

L'autre fut porté disparu. Il n'était pas là. Était-il mort ailleurs ou bien prisonnier ? Cinq jours plus tard, il reparut au bivouac. Mais il n'était plus lui-même. Quoique ne présentant aucune blessure, il n'était plus le chien qu'il était auparavant : il était tout à fait détraqué mentalement. Il resta quelques jours dans cet état de demi-démence, puis il se remit peu à peu et sa guérison est complète. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce chien commotionné ait pu retrouver son régiment fort loin du point où il s'en sépara dans la bataille, et au milieu de troupes très nombreuses.

LA CAMELINE

C'est une plante de grande culture, une plante industrielle. Mais elle est peu connue, peu cultivée. Dans un excellent ouvrage sur les *Plantes industrielles* (Encyclopédie agricole), MM. Hitier et de Saint-Maurice indiquent qu'elle n'est cultivée en France que sur moins de mille hectares.

C'est une crucifère, comme le colza, et que l'on cultive, comme celui-ci, pour ses graines et pour l'huile qu'on en extrait. Elle végète très rapidement : en trois mois elle a mûri ses graines ; aussi la cultivait-on souvent quand l'hiver avait détruit le colza. Elle résiste bien aux grandes chaleurs, elle est rustique et se contente de sols médiocres.

On ne la cultive guère que dans le nord et l'est de la France : on la sème d'avril à juin, à la volée, en ayant soin de l'enterrer le moins possible. La récolte a lieu en septembre, et on traite la plante, au point de vue de la récolte, de la dessiccation, du battage, comme le colza.

Le rendement est de 14 hectolitres à l'hectare : moins que le colza. Mais il est vrai que l'on fournit au colza des terres meilleures que celles dont la cameline est forcée de se contenter.

L'huile de la graine de cameline est abondante : la graine en contient de 31 à 34 % ; elle sert surtout en savonnerie, à la place de l'huile de lin, pour la fabrication des savons mous.

LE MONDE SE RÉCHAUFFE-T-IL ?

Généralement on dit qu'il doit se refroidir plutôt, le soleil perdant de son pouvoir calorifique. Un géologue américain tirerait la conclusion opposée en se basant sur ce fait qu'assurément, depuis des siècles, une partie du globe voit disparaître la calotte glaciaire qui le recouvrait autrefois.

Les calottes glaciaires polaires s'étendaient plus loin autrefois ; tout autour des Alpes les glaciers étaient aussi plus étendus. Mais cela prouve-t-il que le monde se réchauffe ? Pas nécessairement. Cela peut tenir simplement à ce que les montagnes s'usent et s'abaissent en conséquence ; étant moins élevées, elles sont moins froides et moins capables de provoquer la chute de neige et la formation de glaciers.

Le fait du retrait des glaces, de la moindre extension des glaciers, est exact ; mais il est douteux qu'on puisse l'expliquer par le réchauffement.



UN LIVRE DES PLUS CURIEUX !
UN GROS SUCCÈS DE LIBRAIRIE

Docteur **LUCIEN GRAUX**

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE

« ...Le docteur Lucien-Graux ne néglige point le côté pittoresque de son sujet ; et, comme étant Français, il a de l'esprit, il remarque assez plaisamment qu'il est le premier historien qui écrive une histoire fautive par principe... Son livre n'est pas faux à la lettre : il est imaginaire. Rien n'est faux. »

Abel HERMANT, *Le Figaro*.

« ...Ce n'est pas un mince éloge de dire qu'il y a ici une œuvre séduisante, car ce n'est que trop rarement que l'érudition quitte son visage morose, si rebutant pour le lecteur. »

Jacques NARGAUD, *Le Petit Bleu*.

« ...C'est une aubaine préparée aux historiens futurs. N'est-ce pas une étonnante idée de livre curieux, neuf, original ! »

Henri CLOUARD, *Oui*.

« ...Étonnant bouquet d'anecdotes, ce livre est amusant comme un roman. »

L'Œuvre.

« ...Des plus curieux et des plus attachants, ce livre sera une des contributions les plus intéressantes à l'histoire de la tourmente qui secoue le monde entier. »

Le Cri de Paris.

« ...C'est à coup sûr la plus séduisante chronique qui aura été brodée sur le canevas du drame gigantesque. »

L'Intransigeant.

« ...Cette lecture est attrayante comme un roman. »

L'Action Algérienne.

Deux volumes grand in-16, 400 et 500 pages

Prix net, chaque volume : 6 Fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

LES GALERIES LAFAYETTE

sont

par la transformation et les agrandissements de leurs
Rayons d'ameublement

LA MAISON DE PARIS LA MIEUX ORGANISÉE
pour tout ce qui concerne

LE MOBILIER - LES INSTALLATIONS
LA DECORATION ARTISTIQUE

L'UNITÉ DE BARBE
par le
RASOIR UNIQUE
APOLLO
& sa lame à tranchants courbes biseautés
Le Rasoir de Sécurité préféré des Soldats Alliés
Invention et Fabrication **FRANÇAISE**
EN VENTE PARTOUT

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE
On n'en trouve donc plus?... Si, PARTOUT
Montrez cette annonce à votre pharmacien
ASTHME Toutes
oppressions
EMPHYSEME - BRONCHITE CHRONIQUE
P^{re} boîte d'essai grat^{uite} : 26, Grand Rue, Louvres (S.-&-O.)

ANGLAIS indispos. apr. guerre. Profitez de vos loisirs en prenant leçons particulières p^{re} corresp. Prix tr. modérés. Prépar^{ation} p^{re} commerce et t^{er} exam. Méth. rap^{ide}. Excel. réf. Ecor. M. ROLLMER, p^{re} dipl., 4, r. Lamandé, Paris (17^e).

EN VENTE

L'ART & LA MANIÈRE
DE FABRIQUER LA

Marmite Norvégienne

et de faire la cuisine { sans feu } ou presque
{ sans frais }

Par Louis FOREST

En vente au **PAYS DE FRANCE**
2-4-6, boulevard Poissonnière, Paris

Prix : 0 fr. 30

Envoi franco contre 0 fr. 35

FEMMES qui SOUFFREZ

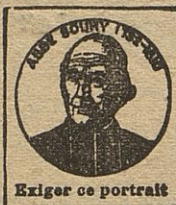
de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Suites de Couches, Ovarites, Tumeurs, Pertes blanches, etc.

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable, qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations : c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES qui SOUFFREZ, auriez-vous essayé tous les traitements sans résultat, que vous n'avez pas le droit de désespérer et vous devez, sans plus tarder, faire une cure avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY.



Exiger ce portrait

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY
C'EST LE SALUT DE LA FEMME

FEMMES qui SOUFFREZ de Règles irrégulières, accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins ; de Migraines, de Maux d'Estomac, de Constipation, Vertiges, Etourdissements, Varices, Hémorroïdes, etc. ; Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs et tous les accidents du RETOUR D'ÂGE, faites usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement.

Le flacon 5 fr. dans toutes les Pharmacies, 5 fr. 60 franco. Les 4 flacons, 20 fr. franco gare contre mandat-poste adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Ajouter 0,50 par flacon pour l'impôt.) (Notice contenant renseignements gratuits.)

LE

PAYS DE FRANCE

COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28x36 reliés toile

titres et impression blancs

TOME I.. Août 1914 à Mai 1915

TOME II.. Juin 1915 à Novembre 1915

TOME III.. Décembre 1915 à Mai 1916

TOME IV.. Juin 1916 à Novembre 1916

TOME V.. Décembre 1916 à Mai 1917

TOME VI.. Juin 1917 à Novembre 1917

PRIX de chaque volume : 11 fr.

FRANCO DE PORT

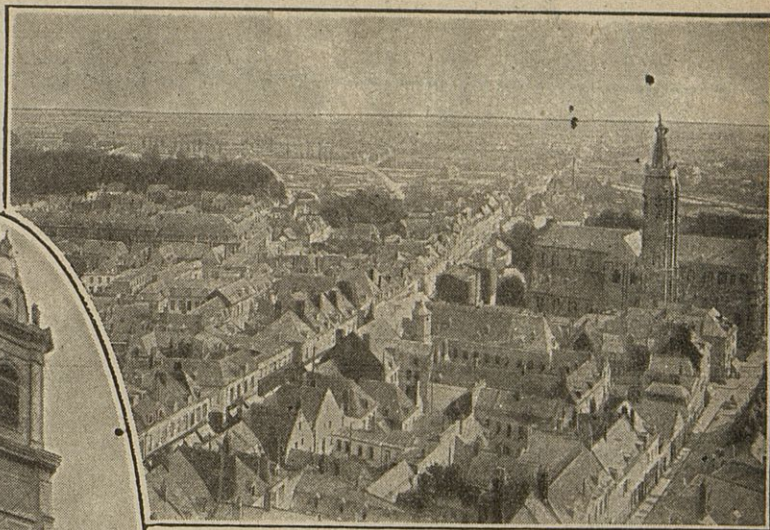
En vente au **"PAYS DE FRANCE"**

6, boulevard Poissonnière, Paris.

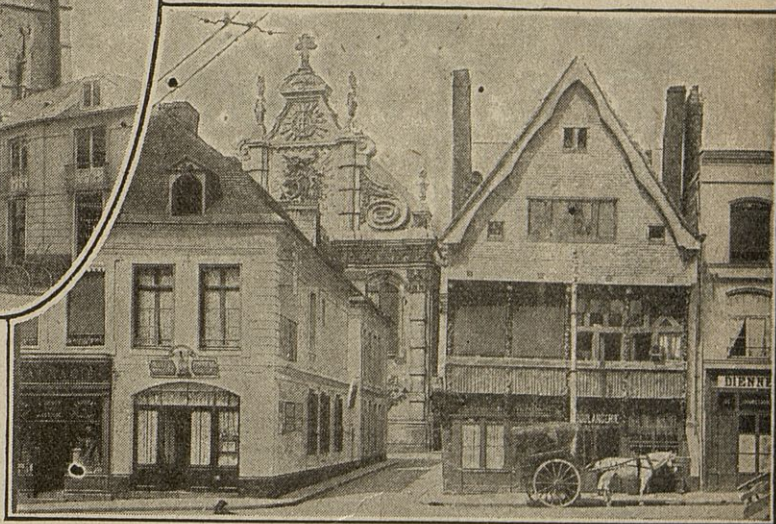
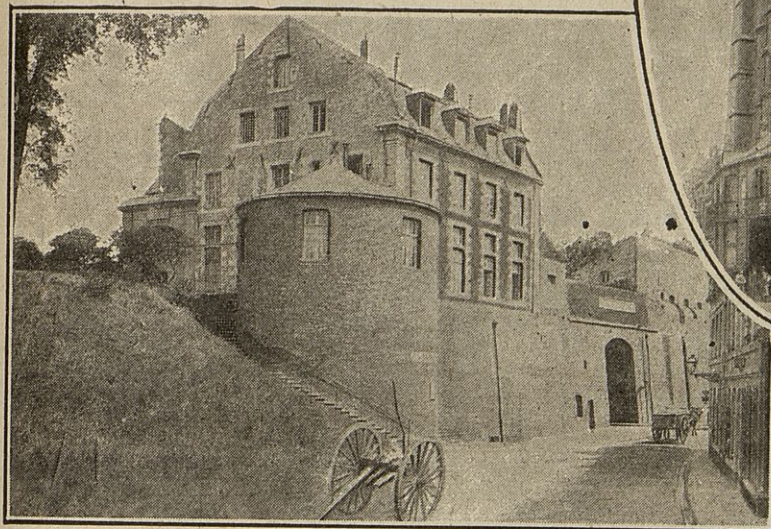
LES ALLEMANDS ONT FAIT SAUTER CAMBRAI



La place d'Armes, avec l'Hôtel de Ville, bel édifice moderne de style classique, dominé par un campanile flanqué des deux célèbres jacquemarts Martin et Martine.



Dans le médaillon, le beffroi, duquel on voit, à droite, le panorama de la ville. C'est de ce beffroi qu'un guetteur annonçait, selon une vieille coutume, les heures de la nuit.



On ne verra plus Cambrai tel que le représentent ces photographies prises avant la guerre : en l'abandonnant, le 9 octobre, sous la pression de nos alliés britanniques, les barbares y ont semé des mines qui, éclatant après leur départ, ont fait sauter et incendié plusieurs quartiers. A gauche, c'est le vieux château de Selles, auquel s'appuyait l'hôpital militaire ; à droite, la « Maison espagnole » et la chapelle du séminaire, ancien collège de jésuites, de 1614.

SUR LE FRONT ORIENTAL

BALKANS. — La capitulation de la Bulgarie a été suivie de l'abdication, le 4 octobre, du tsar Ferdinand en faveur de son fils aîné, le prince Boris qui, sous le nom de Boris I^{er}, est monté sur le trône le 5. Le premier acte du nouveau roi a été l'ordre de démobilisation de l'armée bulgare. Les clauses de l'armistice s'exécutent de part et d'autre normalement. Les autorités grecques ont commencé, le 2, la réoccupation de la Macédoine orientale.

Les hostilités, suspendues, en vertu de l'armistice, avec les Bulgares restent ouvertes avec les Autrichiens et Austro-Allemands qui occupent encore l'Albanie et la Serbie, mais l'action vigoureuse des alliés les refoule de jour en jour. En Albanie, ils ont affaire principalement aux Italiens ; en Serbie, aux Franco-Serbes. A la date du 7 octobre, en Albanie, les alliés avaient nettoyé la zone du littoral jusqu'au delà de Berat, et s'emparaient d'El-Bassan. Ils poussaient jusqu'au Gramsi.

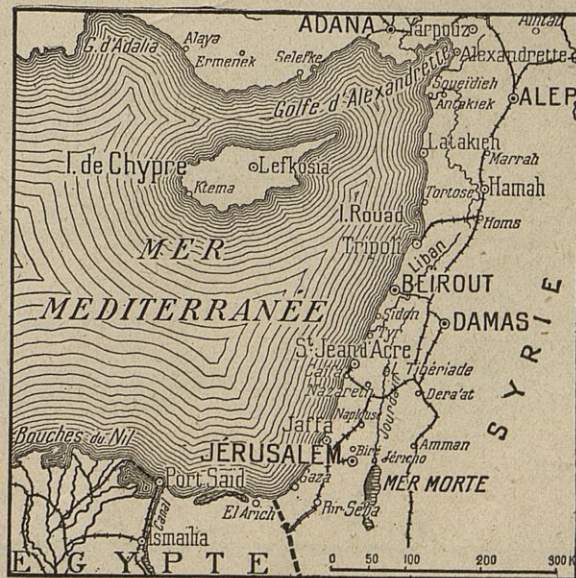
Dans la région à l'est, à la frontière de Serbie, Dibra était occupé le 5 et les Serbes progressaient au delà.

En Serbie, Français et Serbes chassaient l'ennemi vers le nord : battu à Vranie le 5, ce dernier avait évacué la gare de Kacamik ; il se

repliait en désordre sur Nich et Leskovatz, abandonnant douze canons, des munitions et des mitrailleuses à nos troupes qui s'emparaient, en outre, de quinze cents prisonniers. Partout, d'ailleurs, un butin important est resté aux mains des alliés. Leskovatz fut pris le 8 octobre par les Serbes qui de là, en liaison avec les Français, continuèrent leur marche sur Mitrovitza.

SYRIE. — Les alliés, ayant entièrement chassé les Turcs de Palestine, sont en train de les chasser de Syrie. Damas s'est rendu au général Allenby le 1^{er} octobre ; après avoir occupé pendant quelques heures la capitale de la Syrie, où elles firent 7.000 prisonniers, les troupes alliées se retirèrent, laissant les autorités locales administrer la ville. Cependant on continuait à poursuivre les Turcs dont, le 3 octobre, on capturait une colonne à Kubbetiasafir, à 33 kilomètres au nord-est de Damas. Le 5, les Anglais annonçaient que, dans les seules opérations contre Damas et sa région, ils avaient fait plus de 15.000 prisonniers, ce qui porte à 78.000 le nombre total des hommes capturés par les alliés en Palestine et en Syrie depuis le 18 septembre. Plus de 350 canons ont été perdus.

Le 6 octobre, les troupes alliées avaient atteint Zahle et Ravak, localités situées à 53 kilomètres au nord de Damas, et, le 7, Saïda, l'ancienne Sidon, et Beirout étaient à leur tour occupés. Une division navale française pénétrait dans le port de Beirout, en même temps que des troupes de terre en réalisaient l'occupation.



LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 208 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru aux pages 8 et 9 et intitulé : « Conquête d'un village de l'Aisne par nos troupes et nos tanks. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



LA FAILLITE DE LA GUERRE SOUS-MARINE ou « ERREUR N'EST PAS COMPTE ».

— On la portera quand même au communiqué : ça relèvera un peu la moyenne !